

L'ORPHELINE
ET
L'HÉRITIÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. THÉODORE ANNE ET DE TULLY;

Représentée pour la première fois à Paris sur le Théâtre du Vaudeville,
le 12 mai 1827.



PARIS,
CHEZ BARBA, ÉDITEUR,
COUR DES FONTAINES, N° 7;
ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRE,
DERRIÈRE LE THÉÂTRE FRANÇAIS, N. 51.

—
1827.

PERSONNAGES

ACTEURS.

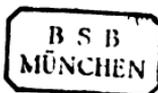
M. DE SENNEVILLE , riche banquier....	M. GUILLEMIN.
SOLANGE , amant d'Amélie.....	M. FÉDÉ.
DORFEUIL , notaire.....	M. FONTENAY.
VICTOR , domestique de Solange.....	M. VICTOR.
AMÉLIE , fille de M. de Senneville.....	M^{me} DUSSERT.
CÉCILE , jeune orpheline.....	M^{lle} CLARA.
M^{me} GIRARD , gouvernante de Cécile.....	M^{me} GUILLEMIN.
UN DOMESTIQUE	M. THÉODORE.
PARENS ET AMIS DE M. DE SENNEVILLE.	



La scène se passe à Paris; au premier acte, chez M. de Senneville; au deuxième acte chez Cécile.

IMPRIMERIE DE DAVID,
BOULEVARD POISSONNIÈRE, n° 6.

07/90/314



L'ORPHELINE ET L'HÉRITIÈRE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

Acte Premier.

(Le théâtre représente un riche salon ouvert au milieu; au fond, un second salon. On entre aussi par des portes de côté.)

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE SENNEVILLE, DORFEUIL. *Ils entrent par une des portes de côté.*

DORFEUIL.

Ainsi, c'est une chose arrêtée... le contrat, tel qu'il est vous semble.

DE SENNEVILLE, *lui rendant un papier.*

Parfait!

DORFEUIL.

J'ai suivi ponctuellement vos instructions pour la rédaction des articles.

DE SENNEVILLE.

Je le vois.

DORFEUIL.

Alors, puisque vous approuvez tout, je vais faire transcrire la minute... et ce soir..

DE SENNEVILLE.

Nous signerons.

DORFEUIL.

C'est charmant, au moins, la signature d'un contrat.

AIR de la Robe et des Bottes.

Le futur, en grande tenue,
Vient saluer tous ses nouveaux parens;
D'un air contraint la future ingénue,
Les yeux baissés, reçoit les complimens.
Mais la corbeille arrive, et l'on admire:
Au prétendu la future a souri.

Car...

Des diamans, un riche cachemire,
Cela dispose en faveur d'un mari.

Je sais cela, j'en ai reçu, moi, de ces signatures.

DE SENNEVILLE.

Parbleu! je crois bien, vous, Dorfeuil, l'un des plus riches et des plus anciens notaires de Paris.

DORFEUIL.

Sans doute.. Mais je n'avais pas encore rédigé de contrat avec autant de plaisir que celui-ci.. Comme votre ami, votre bon, votre véritable ami, mon cher Senneville, je me félicite d'avoir presque conclu ce mariage.. C'est chez moi que vous avez connu Solange..

DE SENNEVILLE.

C'est un garçon charmant.

DORFEUIL.

Vingt-cinq ans, de la tournure.. et ce qui ne gâte rien, un talent d'amateur en peinture qui ferait la gloire d'un artiste; et votre Amélie, c'est un ange! jolie! ah! et veuve après six mois de mariage avec un époux impotent et goutteux.. c'est un trésor.. Solange en est fou. Cette chère enfant! elle m'appartient un peu, car c'est ma filleule.. Ça ne nous rajeunit pas, il vrai, mais enfin, je l'ai vu naître, grandir, et en vous offrant pour gendre un galant homme, je crois remplir mes devoirs de parrain.. Il est vrai que sous le rapport de la naissance, notre jeune homme laisse bien quelque chose à désirer.

DE SENNEVILLE.

Et que suis-je donc, moi? il me siérait vraiment de faire le difficile.

AIR : *Aux braves hussards du deuxième.*

Ah! du passé, malgré mon opulence,
 J'ai conservé le touchant souvenir.
 D'un laboureur j'ai reçu la naissance;
 Dans mon salon j'y songe avec plaisir.
 Un nom ancien est bien digne d'envie;
 Mais le rang où je suis monté,
 Je ne le dois qu'à ma seule industrie :
 Cette noblesse a bien son beau côté.

DORFEUIL, *lui serrant la main.*

Toujours le même!

DE SENNEVILLE.

Sans doute.. toujours franc, toujours rond.. pourquoi
 changerai-je ?

DORFEUIL.

Vous auriez tort en effet. Allons, je vous quitte, à ce
 soir. (*Fausse sortie.*) Ah! à propos.. Quelle heure avez-
 vous indiquée sur vos lettres d'invitation?

DE SENNEVILLE.

L'heure ordinaire, neuf heures.

DORFEUIL.

C'est pour dix... j'y serai.

DE SENNEVILLE, *souriant.*

Ne faites pas attendre nos jeunes gens.

DORFEUIL.

Aujourd'hui.. Dieu m'en préserve.. Je craindrais leur
 courroux. Dans un an il seraient plus indulgens. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

DE SENNEVILLE, *seul.*

Il ne changera jamais non plus, ce pauvre Dorfeuil,
 et c'est bien le meilleur homme que je connaisse.. Esclave
 de sa parole, de l'honneur, de ses engagements, je garantis
 bien que la chambre des notaires n'aura jamais rien à
 payer pour celui-là! Mais l'heure s'avance; hé!.. Joseph!..
 François!. (*Deux domestiques paraissent.*) Disposez tout
 dans les salons. (*Les domestiques reviennent et allument
 les lustres du fond.*)

SCÈNE III.

DE SENNEVILLE, AMÉLIE. (*Elle jette un coup d'œil sur les préparatifs.*)

AMÉLIE.

C'est on ne peut mieux.. Tout est parfaitement disposé.. Mon père, je suis contente de vous.

DE SENNEVILLE, *souriant.*

En vérité ? Allons, dès que j'ai ton approbation.. tu ne me gronderas donc pas aujourd'hui, comme cela t'arrive quelquefois ?

AMÉLIE.

Vous gronder.. lorsque vous faites de mon bonheur votre seule occupation.

DE SENNEVILLE.

Il est vrai qu'un jour comme celui-ci, les filles, en général, sont très-indulgentes pour leur père.

AMÉLIE.

Vous avez tant de bonté pour votre Amélie !

DE SENNEVILLE.

Que vous ne craignez pas d'en abuser souvent, n'est-ce pas ?.. C'est ma faute.. je vous ai trop gâtée.. mais craignez que votre mari..

AMÉLIE, *vivement.*

Mon mari!.. Oh! mon Dieu! il fera tout ce que je voudrai!..

DE SENNEVILLE.

Oui.. les premiers jours.. Allons, d'après cela, je vois que Solange a su complètement te plaire.

AMÉLIE.

Il est si aimable, si prévenant... et puis il vous aime tant...

DE SENNEVILLE.

Moi!.. c'est toi que tu veux dire.

AMÉLIE.

AIR : *Le beau Lycas aimait Thémire.*

Partout il vous vante sans cesse.

DE SENNEVILLE.

Il fait ton éloge en tous lieux.

AMÉLIE.

Il est pour vous plein de tendresse.

DE SENNEVILLE.

Il est de toi fort amoureux.

AMÉLIE.

Il cherche toujours à vous plaire.

DE SENNEVILLE.

Toujours il veut te satisfaire.

AMÉLIE.

Par son cœur vous êtes chéri.

DE SENNEVILLE.

J'entends.... C'est cela.... m'y voici.

C'est par amour pour son beau-père.

Qu'il t'aime et t'épouse aujourd'hui.

AMÉLIE.

Avouez qu'il est charmant.. Le croiriez-vous? Loin de blâmer en moi un peu de coquetterie, il m'approuve..

DE SENNEVILLE.

Oh! je ne m'étonne plus alors... Mais qu'as-tu donc?.. pourquoi ces regards sans cesse tournés vers l'entrée de cet appartement?

AMÉLIE.

Oh! c'est que...

DE SENNEVILLE, *la contrefaisant.*

C'est que.. (*D'un ton naturel.*) C'est que l'on voudrait que le prétendu fût déjà arrivé..

AMÉLIE.

Ce désir n'est-il pas bien naturel?..

DE SENNEVILLE.

Certainement.. et plaise au ciel que tu le conserves sans cesse!

AMÉLIE.

Pourquoi donc le perdrais-je?.. Oh! moi, d'abord, je veux toujours aimer mon mari, et je veux qu'il m'aime toujours..

DE SENNEVILLE, *d'un air de doute.*

Mon enfant!

AMÉLIE.

AIR : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

Ne craignez pas que jamais il m'oublie;

De tant de soins je prétends l'entourer,

Par tant d'amour je charmerai sa vie

Qu'il n'aura rien à désirer.

Et si jamais, pour une autre conquête,
 Il me quittait..... je me rappellerais
 Qu'il m'a permis d'être coquette :
 Avec cela je le ramènerais.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE, *introduisant CÉCILE, un carton à la main.*

LE DOMESTIQUE.

Par ici, mademoiselle.

AMÉLIE, *se retournant.*

Qu'est-ce?

LE DOMESTIQUE.

C'est de la part de mademoiselle Leblanc.

(*Il sort.*)

AMÉLIE.

Ah! c'est ma lingère.. Mon père, vous permettez..

DE SENNEVILLE.

Sans doute, mon enfant.. je ne veux te déranger en rien de tes graves occupations..

AMÉLIE.

Dans un instant je reviens. (*A Cécile.*) Mademoiselle, si vous voulez me suivre...

(*Au moment où elle rentre chez elle avec Cécile, Solange paraît dans le fond avec Victor.*)

SCÈNE V.

DE SENNEVILLE, SOLANGE, VICTOR.

SOLANGE, *à Victor, en lui donnant son manteau.*

Tiens, garde mon manteau.. et reste dans l'anti-chambre... Si j'ai besoin de toi, je t'appellerai...

VICTOR.

Oui, monsieur.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

DE SENNEVILLE, SOLANGE.

DE SENNEVILLE.

Enfin vous voilà..

SOLANGE.

Vous vous impatientiez après moi, beau-père ?..

DE SENNEVILLE.

Non, mon ami, ce n'est pas moi.. c'est ma fille..

SOLANGE.

C'est encore plus flateur..

DE SENNEVILLE.

C'est aujourd'hui, mon cher Solange, que je vous transmets tous mes droits sur mon Amélie, que je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde.. Son bonheur désormais va dépendre de vous.. Je ne doute pas que votre conduite ne réponde à mes désirs, et que vous n'ayiez renoncé à toutes vos étourderies, à toutes vos légèretés.

SOLANGE, à part.

Si le beau-père entame le chapitre de l'arrière, et veut la franchise.. c'est fini.. mon mariage est manqué.

DE SENNEVILLE.

Je ne vous en avais point encore parlé, quoique j'aie en sur tout cela quelques renseignemens préliminaires.

SOLANGE, à part.

Aie.. aie..

DE SENNEVILLE.

Parce que je ne suis pas un rigoriste..

SOLANGE, à part.

Ça me convient mieux..

DE SENNEVILLE.

J'excuse facilement les folies de jeunesse.. Je n'ai pas toujours eu cinquante ans.

SOLANGE, à part.

Alors, me voilà complètement rassuré..

DE SENNEVILLE.

Tout ce que je vous demande, c'est qu'à l'avenir..

SOLANGE.

Mon amour pour Amélie vous répond de moi. Vous pensez bien que jusqu'à présent, toutes les fois que j'ai trouvé l'occasion de glisser un mot d'amour, j'ai eu me devoir à moi-même de la saisir : on fait cela plutôt pour sa réputation.. C'est une espèce d'acquit de conscience.. Mais j'ai toujours respecté les mœurs, parce que, voyez-vous, les mœurs avant tout.

DE SENNEVILLE.

C'est très-bien..

SOLANGE.

Doit-on nous reprocher quelques légères étourderies, à nous autres jeunes gens.. je vous demande un peu si c'est notre faute... Le tumulte du monde... et puis les occasions.. Mais, ce qui est pis que tout cela.. c'est la confiance des maris ; vous concevez..

DE SENNEVILLE.

Si je conçois !.. parbleu..

SOLANGE.

Mais maintenant, je m'en tiendrai aux simples obligations de la politesse..

DE SENNEVILLE.

A la bonne heure..

SOLANGE.

Je vous en donne ma parole.. Votre fille seule m'occupe, et jamais aucune autre femme..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CÉCILE. (*Elle sort de chez Amélie. Au bruit qu'elle fait en fermant la porte, Solange se retourne.*)

SOLANGE, *vivement.*

Dieu ! qu'elle est jolie.

DE SENNEVILLE.

Hein ?.. à qui en avez-vous donc ? (*Il aperçoit à son tour Cécile qui sort par le fond.*) Ah !

SCÈNE VIII.

DE SENNEVILLE, SOLANGE.

SOLANGE.

Dites-moi donc, monsieur de Senneville, quelle est cette jeune personne ?

DE SENNEVILLE.

C'est une des ouvrières de mademoiselle Leblanc.

SOLANGE.

La fameuse lingère ?

DE SENNEVILLE.

Oui ; pourquoi cette question ?

SOLANGE.

C'est qu'elle est charmante !.. Et puis elle m'a rappelé..

DE SENNEVILLE.

Platt-il ? Sont-ce là vos projets de sagesse ?

SOLANGE.

Oh ! tranquillisez-vous.. Si vous saviez ce que c'est que ce souvenir !

DE SENNEVILLE.

Il serait peut-être indiscret..

SOLANGE.

Du tout.. Oh ! par exemple, je n'ai jamais fait mystère à personne de l'histoire de ma vie. Solange, vous le savez, n'est pas mon nom.. je m'appelle André.. Je suis, c'est-à-dire j'étais, avant mon adoption, un de

Ces honnêtes enfans

Qui de Savoie arrivent tous les ans,

Et dont la main légèrement essuie

Nos longs canaux.....

DE SENNEVILLE, *l'interrompant.*

J'ai lu Voltaire.

SOLANGE.

AIR : *Merveilleuse dans ses vertus* (de la Lanterne sourde.)

A sept ans, quittant mon pays,
Comme un vrai fils de la Savoie,
J'accourus, le cœur plein de joie,
Tenter la fortune à Paris.

A tous les besoins en butte,
Pour moi, pauvre enfant, quel sort !
Je demande, on me rebute.

Un soir.... je m'y crois encor....
Transi de froid, j'allais périr ;
J'attendais mon heure dernière,
Quand, par une main tutélaire,
Soudain je me sentis saisir.

On m'appelle.... je soupire....
Je veux parler.... vains efforts....
Je tombe.... ma voix expire,
Et je touche aux sombres bords.

Quel temps dura ce long sommeil ?
Hélas ! moi-même ie l'ignore.
Ce dont je me souviens encore,

C'est de l'instant de mon réveil.
 Suis-je dupe d'un mensonge ?
 Ce n'est plus là mon réduit.
 Dans un riche hôtel, quel songe
 Peut donc m'avoir introduit ?
 Un jeune homme, un dieu, par pitié
 M'avait reçu dans ma misère.
 Bon Solange, il fut plus qu'un père !
 Je dus tout à son amitié.
 Sous sa tutelle chérie,
 Je grandis.... puis à mon tour
 Moi je lui sauvai la vie....
 Ce fut là mon plus beau jour.
 Bientôt, atteint d'un mal profond
 Qui termina son existence,
 Il me légua son opulence
 Et l'honneur de porter son nom ;
 Oui, d'une classe commune,
 Par un hasard éclatant,
 Voilà comme la fortune
 M'a conduit au premier rang.
 Mais du point d'où je suis parti,
 Loin que mon regard se retire,
 Chaque jour mon orgueil admire
 Tout le chemin que j'ai franchi.

DE SENNEVILLE.

C'est penser noblement : mais ce bienfaiteur, pour vous adopter ainsi, n'avait pas d'héritiers ?..

SOLANGE.

Il n'avait qu'une nièce, dont le père était tellement riche, que M. de Solange ne fit aucun tort à son avenir, en disposant en ma faveur de ses biens particuliers. D'ailleurs cet arrangement reçut dans le tems l'assentiment de sa famille.

DE SENNEVILLE.

Dorfeuil m'avait donné tous ces détails ; qui du reste, m'étaient assez indifférens.... Je ne tiens point à la naissance.... Vos sentimens d'honneur, votre conduite, voilà ce qu'il m'importait de connaître pour l'avenir de mon Amélie.... Mais cette famille si opulente, qu'est-elle devenue ?

SOLANGE.

Il y a dix ans que le père réalisa sa fortune et fut se fixer en Italie....

DE SENNEVILLE.

Vous l'appeliez....

SOLANGE.

Le comte de Montreville!

DE SENNEVILLE.

J'en ai entendu parler.

SOLANGE.

Depuis ce tems... je n'en ai eu aucune nouvelle...., et tout-à-l'heure j'ai cru retrouver dans les traits de cette jeune personne.... Mais je me serai trompé.... car il est impossible.

DE SENNEVILLE.

En effet....

SOLANGE.

Voilà le sujet de ma préoccupation; ainsi vous voyez...

DE SENNEVILLE.

Qu'il n'y a nullement lieu de vous en vouloir, mon gendre, et j'en suis enchanté.... Mais j'entends ma fille.... je vous quitte, et vais donner le dernier coup-d'œil aux préparatifs de ma soirée....

SOLANGE.

C'est cela....

DE SENNEVILLE.

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Dans tous les yeux qu'ici le plaisir brille!

SOLANGE.

Combien mon sort va faire de jaloux!

DE SENNEVILLE.

J'assure enfin le bonheur de ma fille.

Ah! de mes jours c'est vraiment le plus doux.

Pour vous, mon cher, qu'Amour engage,

Le plus beau jour, j'en suis certain,

C'est le jour du mariage.

SOLANGE.

Je préfère le lendemain.

DE SENNEVILLE.

Dans tous les yeux qu'ici, etc.

(Il sort.)

ENSEMBLE.

SOLANGE.

Dans tous les yeux qu'ici le plaisir brille!

Combien mon sort va faire de jaloux!

Puisque j'épouse aujourd'hui votre fille,

Ah! de mes jours c'est vraiment le plus doux!

SCÈNE IX.

AMÉLIE, SOLANGE.

AMÉLIE.

Vous voilà donc enfin, monsieur.

SOLANGE.

Prenez garde, Amélie, vous allez me donner de l'amour-propre. Savez-vous qu'un reproche comme celui-là équivaut au plus charmant aveu?

AMÉLIE.

Comment, monsieur?

SOLANGE.

Ne vous en défendez pas.. Le jour de la signature de son contrat, une femme peut bien, sans trop se compromettre, user d'un peu de franchise... Rassurez-vous, cela ne tire pas à conséquence.

AMÉLIE.

Ingrat ! Vous ai-je jamais laissé ignorer combien vous m'étiez cher !

SOLANGE.

Vous êtes la plus charmante de toutes les femmes.

AMÉLIE, *ingénument*.

Comment me trouvez-vous aujourd'hui ?

SOLANGE.

Encore plus adorable, s'il est possible !

AMÉLIE.

Mon ami, si je ne suis pas venu dans ce salon pour vous recevoir quand vous êtes arrivé, c'est que j'avais mon coiffeur. (*Arrangeant ses cheveux dans la glace.*)

SOLANGE, *souriant*.

L'excuse est trop légitime pour que je puisse vous en vouloir.

AMÉLIE.

AIR de Paris et le village.

Tout cela s'unit bien partout.

Que pensez-vous de ma coiffure ?

SOLANGE.

Vraiment elle est du dernier goût,
Et vous va fort bien, je le jure.

D'avance même, en ce beau jour,
Je vois, tant vous êtes jolie,
Tous les hommes mourir d'amour
Et les femmes de jalousie.

AMÉLIE.

Pourvu que je vous plaise, tous mes vœux seront com-
blés.

SOLANGE.

Je n'en doute nullement ! Mais.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Tout en m'aimant, la chose est claire,
Vous ne teriez pas femme entre nous,
Si vous ne cherchiez point à plaire.

AMÉLIE.

N'est-ce pas un plaisir bien doux
De me voir régner sur chaque âme ?
Mon époux doit être ravi :
Car tout le bien que l'on dit de sa femme
Prouve le bon goût du mari.

SOLANGE.

Je suis parfaitement de votre avis. Eh bien ! il y a en-
core des maris que l'on ne peut pas séduire avec cette mo-
rale...

AMÉLIE.

Vous estimerez trop votre femme pour être de ces
maris là..

SOLANGE.

Sans doute, mais..

AMÉLIE.

Seriez-vous jaloux ?

SOLANGE.

J'en ai peur..

AMÉLIE.

Et moi, je ne le crois pas.. Vous êtes trop certain, mon-
sieur, d'être aimé sincèrement, pour vous occuper d'une
idée qui serait injurieuse pour moi. Mais l'heure s'avance,
je vais finir ma toilette. Maintenant que je vous sais ici,
je suis plus tranquille.. Mon ami, quelques instans encore,
et nous serons époux !

SOLANGE.

C'est encore un siècle d'ennui. Mais après, c'est le bon-
heur pour toujours.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

SOLANGE, VICTOR.

VICTOR, *accourant.*

Ah ! monsieur !

SOLANGE.

Eh bien !

VICTOR.

Si vous saviez !

SOLANGE.

Que se passe-t-il donc d'extraordinaire ?.. Pourquoi cet air effaré ?.. Tu as toujours l'air d'une catastrophe..

VICTOR.

Vous avez vu sortir de chez mademoiselle Amélie.. une jeune personne portant un carton à la main..

SOLANGE.

Après !..

VICTOR.

Savez-vous qui c'est ?..

SOLANGE.

Attends donc !.. ne me serais-je pas trompé ?.. Se pourrait-il, en effet ?

VICTOR.

C'est mademoiselle de Montreville.

SOLANGE.

Cécile !

VICTOR.

Elle-même..

SOLANGE.

Comment se fait-il ?.. Mais, parle.. parle donc..

VICTOR.

Fils du valet de chambre de son oncle, de votre père adoptif, j'ai assez vu, jadis, mademoiselle Cécile pour la reconnaître; et bien que ce ne fût qu'un enfant, il y a dix ans, ses traits, sa parfaite ressemblance avec sa pauvre mère, m'ont frappé.. Je l'ai suivie.. elle est rentrée chez mademoiselle Leblanc.. Alors je me suis glissé dans la maison, et, sous un prétexte frivole, j'ai interrogé la portière; car, voyez-vous, monsieur, il n'y a rien comme ces gens-là

pour tout savoir; et quand ils ignorent quelque chose, ils inventeraient plutôt que de rester court.

SOLANGE.

Abrège, et viens au fait.

VICTOR.

M'y voilà, monsieur; le comte de Montreville, père de mademoiselle Cécile, est mort à Milan, après avoir dissipé son immense fortune.

SOLANGE.

Grand Dieu!

VICTOR.

Madame la comtesse n'a pas tardé à suivre son époux au tombeau, et mademoiselle Cécile est revenue en France, avec une gouvernante qui n'a jamais voulu la quitter. Là, sans ressource aucune, elle s'est adressée à mademoiselle Leblanc, qui l'a prise chez elle comme ouvrière; et cette jeune personne, que tant d'hommages devaient environner, à qui un rang si brillant semblait réservé dans le monde, doit aujourd'hui son existence à son travail.

SOLANGE.

Et tu es sûr?..

VICTOR.

Comme de moi-même, monsieur; car, non content des renseignemens que l'on venait de me donner, je suis monté au magasin; et là, tout en ayant l'air de m'informer du prix de quelques étoffes de la part d'une maîtresse imaginaire, j'ai examiné plus attentivement mademoiselle de Montreville; on l'a nommée Cécile devant moi.

SOLANGE.

Quoi! Cécile! la nièce de mon bienfaiteur!... Que faire?.. Dans cet instant.. quand Amélie.. N'importe, il n'y a pas à balancer.. Victor, il faut...

VICTOR.

Parlez, monsieur!

SOLANGE.

Silence!.. Quelqu'un vient.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DORFEUIL.

DORFEUIL.

C'est vous, mon cher Solange. Eh bien! nous touchons au moment fortuné; j'apporte le contrat. Ah!.. j'oubliais. Vous vous rappelez bien M. Derval?

SOLANGE.

Ce gros fournisseur, dont les propriétés avoisinent, ou plutôt entourent mon domaine.

DORFEUIL.

Et qui voulait à toute force vous l'acheter... Je le quitte... je l'ai laissé dans mon étude, persistant dans son ancienne résolution.

SOLANGE.

Quelle idée!..

DORFEUIL.

En vain j'ai tenté de le dissuader, de lui faire entendre que l'honneur, la reconnaissance vous imposaient l'obligation de conserver cette propriété.

SOLANGE.

Qu'a-t-il répondu?

DORFEUIL.

Que la terre de Solange valait 250,000 francs, et qu'il en offrait argent comptant 100,000 écus.

SOLANGE.

Cent mille écus comptant... Il n'y a pas à balancer!... Mon tilbury est là... votre étude n'est qu'à deux pas... venez.

DORFEUIL.

Mais, mon ami, vous n'y pensez pas... Qu'avez-vous donc?

SOLANGE.

Il faut que je voie M. Derval à l'instant même.

DORFEUIL.

Quoi!

SOLANGE, *l'entraînant.*

Venez... venez donc, cruel homme.

DORFEUIL, *le retenant.*

Mon cher Solange, il vaut mieux demander demain un rendez-vous à M. Derval... Voilà tous les invités qui arrivent... Songez donc que votre contrat...

SOLANGE, *l'entraînant.*

Voyons M. Derval.

DORFEUIL.

D'honneur, vous êtes fou!... (*Ils sortent par une porte de côté.*)

SCÈNE XII.

DE SENNEVILLE, AMÉLIE.

CHOEUR DE PARENS ET D'AMIS.

Final de M. Adolphe Adam.

CHOEUR.

De l'avenir ce moment est le gage;
Aux deux époux il promet le bonheur,
Et leur amour est un riant présage
Des jours heureux réservés à leur cœur.
Chantons, chantons ce jour et sa douceur.

DE SENNEVILLE.

Entends, ô ma fille chérie,
Les vœux que l'on forme aujourd'hui.
C'est pour le bonheur de ta vie.
Mais Solange...

AMÉLIE, *avec inquiétude.*

Il n'est point ici.

DE SENNEVILLE.

Et Dorfeuil?

AMÉLIE.

Le voici.

Mon père, il n'est point avec lui.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DORFEUIL.

DE SENNEVILLE, *à Dorfeuil.*

Arrivez donc!

AMÉLIE.

Quel air sombre et sévère!

Ah! je ne sais pourquoi

Mon cœur bat d'un secret effroi.

DE SENNEVILLE.
 Mais où donc est mon gendre? Il va venir, j'espère.
 Répondez-moi.

DORFEUIL.

De le voir votre fils chassez l'espoir frivole.
 Solange, ami, vous rend votre parole.

CHŒUR.

Quel étonnant mystère!
 Plus d'hymen!... Ah! qui l'aurait cru?

DE SENNEVILLE.

Expliquez-moi, Dorfeuil, ce coup inattendu.

DORFEUIL.

Je le voudrais; mais je ne puis le faire.
 Cette lettre....

DE SENNEVILLE, *l'ouvrant.*

Je vais savoir....

Mes yeux à peine peuvent voir.

(*Il lit.*)

« Monsieur,

» Un revers inattendu, qui vient de me frapper à l'instant, me force, bien malgré moi, à renoncer à la main de votre adorable fille... Plaiguez-moi, monsieur, et ne m'accusez pas.... J'aurais pu vous cacher que je suis ruiné... mais l'honneur ne permet pas le subterfuge...
 » Adieu Amélie!... adieu, pour jamais... SOLANGE.»

DE SENNEVILLE.

Plus d'hymen! (*bis*) Quel étonnant mystère!

Ah! de fureur je frémis malgré moi!

Mais pourquoi rompre ainsi sa foi?

ENSEMBLE.

AMÉLIE ET SES PARENTS.

Plus d'hymen! (*bis*) Quel étonnant mystère!

Ah! je frémis, je frémis malgré moi!

Mais pourquoi rompre ainsi sa foi?

(*Tout le monde entoure Dorfeuil, la toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

Acte Deuxième.

(Le théâtre représente une chambre en mansarde, dont l'ameublement indique la pauvreté.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MADAME GIRARD, CÉCILE.

(Au lever du rideau, elles sont assises près d'une table couverte de linge. Madame Girard coud, et Cécile brode.)

MADAME GIRARD.

Non, mon enfant, vous ne sortirez certainement pas aujourd'hui. J'ai prévenu ce matin mademoiselle Leblanc qu'une indisposition vous retenait à la maison, et elle ne compte pas sur vous; ainsi vous pouvez être tranquille.

CÉCILE.

Je crains, ma bonne madame Girard, que cela ne l'ait contrariée; je devais terminer ce matin même avec elle les diverses emplettes qu'avait faites madame Amélie d'Hérigny, la fille de monsieur de Senneville.

MADAME GIRARD.

De ce riche banquier.. Je puis bien dire riche sans me tromper, car ils le sont tous, même ceux qui... je m'entends. Eh! bien, cela ne les empêche pas d'être considérés. Quant à moi, voyez-vous, mademoiselle, je ne donnerais pas ça à un banquier.. parce que aujourd'hui à Paris, et demain à Bruxelles, ou à Londres.. ou à Vienne.. ça dépend des goûts. Eh! bien, ça roule sur l'or, et vous, mademoiselle, vous êtes obligée.. Quand je pense qu'autrefois..

CÉCILE.

Comment! tu penses encore à ce temps-là?

MADAME GIRARD.

Puis-je l'oublier! il me rappelle que j'étais jeune alors..

à mon âge on n'a plus que les souvenirs.. Vous, mon enfant, vous vivez dans l'avenir, et moi dans le passé.

AIR nouveau de M. Hus-Desforges.

Oui, j'ai du passé
 Gardé la souvenance;
 De ce cœur glacé,
 Non, rien n'est effacé.
 Quand dans l'avenir
 On n'a plus d'espérance,
 Il faut revenir,
 Hélas ! au souvenir.
 Jadis, mon enfant,
 J'étais vive, étourdie;
 J'avais l'œil perçant,
 Le minois agaçant,
 Jambe faite au tour,
 Une bouche jolie
 Où les ris de l'Amour
 Avaient fixé leur cour.
 On me cajolait,
 Chacun vantait ma grâce;
 Mon cœur se taisait
 Derrière un mur de glace,
 Quand monsieur Girard
 Fit fondre ce rempart,
 Et ça, d'un seul regard. (*bis.*)
 Oui, j'ai du passé, etc.

CÉCILE.

Ah! c'est un tems que je dois regretter plus que tout autre. J'avais encore ma mère, tandis qu'aujourd'hui, pauvre opheline, sans appui, personne ne s'intéresse à moi; toi seule, tu ne m'as point abandonnée.

MADAME GIRARD.

Vous abandonner, quand vous m'aviez été confiée par la meilleure des maîtresses.. Ah! ce moment est encore présent à ma pensée.. oui, il me semble encore voir votre pauvre mère me tendre la main, et me dire d'une voix expirante: Cécile n'a plus de père; bientôt, hélas!.. je ne pourrai rien pour elle.. Ma bonne madame Girard, ne la quittez jamais.. jurez-moi de lui tenir lieu de tout ce qu'elle aura perdu. Ah! ma chère demoiselle, croyez que mon cœur n'avait pas attendu ce moment pour.. Mais pardon, je vous afflige.. Encore, si nous avions pu retrouver ce M. de Solange, dont vous m'avez si souvent parlé,

et que je n'ai jamais vu. Je vous demande un peu où monsieur votre oncle avait la tête. Donner en mourant toute sa fortune à un étranger, tandis que....

CÉCILE.

André lui avait sauvé la vie! comment pouvait-il s'acquitter envers son libérateur?

MADAME GIRARD.

En tâchant de trouver l'occasion de lui rendre le même service, mais jamais au prix de sa fortune.. Quand on est oncle, on doit bien savoir qu'on a des neveux ou des nièces.

CÉCILE.

A cette époque qui aurait osé prévoir l'avenir? Ah! ce que je regrette aujourd'hui, ce ne sont pas les biens de mon oncle, mais la présence d'André, de celui que j'appelais mon frère.

MADAME GIRARD, *souriant.*

Et auquel vous seriez peut-être bien aise de donner un nom plus doux?

CÉCILE.

Tu te trompes, ma bonne, l'amitié seule est la base de cet attachement.

(*On frappe.*)

MADAME GIRARD.

Qui frappe à cette heure? nous ne sommes pas accoutumées aux visites. (*Elle va ouvrir.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DORFEUIL.

MADAME GIRARD.

Que demande monsieur?

DORFEUIL.

N'est-ce point ici que demeure Mlle Cécile?

MAD. GIRARD, *brusquement.*

Oui.... après, que lui voulez-vous?

DORFEUIL.

Je désirerais lui parler... (*À part.*) Le ton de cette bonne femme est un peu brusque.

MAD. GIRARD, *bas à Cécile.*

Voilà une figure qui ne me revient pas du tout.

CÉCILE

Puis-je savoir, monsieur ?....

DORFEUIL :

C'est à mademoiselle Cécile, que j'ai l'honneur....

CÉCILE.

Oui, monsieur.

DORFEUIL, *à part et regardant l'appartement.*

Si c'est véritablement mademoiselle de Montreville, dans quelle triste situation elle se trouve.

MAD. GIRARD, *à Cécile après avoir approché deux chaises.*

Comme il regarde votre mobilier !... Si c'était quelque ancien créancier de votre père, qui n'ait point été payé....
(*Cécile et Dorfeuil s'asseyent, Mad. Girard reste debout, appuyée sur la chaise de Cécile.*)

DORFEUIL.

Vous avez un autre nom que celui de Cécile, mademoiselle.

CÉCILE, *embarrassée.*

Monsieur....

DORFEUIL.

Veuillez excuser cette question, et y répondre.... croyez qu'un intérêt bien puissant m'oblige seul.... M. votre père ne quitta-t-il pas la France, il y a quelques années?....

CÉCILE.

Oui, monsieur, il y a environ dix ans, qu'il fut se fixer en Italie.

DORFEUIL.

Et.... il ne revint point.

CÉCILE.

La mort le surprit au moment où il espérait revoir sa patrie.

DORFEUIL.

Madame votre mère?...

CÉCILE.

Ne tarda pas à suivre son époux dans la tombe.

DORFEUIL.

Et.... votre fortune?

CÉCILE.

Mon père avait tout perdu.

MAD. GIRARD *vivement*.

Oui, monsieur, et la fille du comte de Montreville, sans parens, sans amis, cachant avec soin son nom et sa misère, n'a pas craint....

DORFEUIL.

(*A part.*) On n'avait donc pas trompé Solange. (*Haut.*) Vos malheurs vont finir, mademoiselle.

CÉCILE.

Que dites-vous, monsieur.

DORFEUIL.

Vous voyez en moi le notaire de M. votre père.... Dorfeuil est mon nom.... il m'honorait de toute sa confiance....

CÉCILE.

En effet, monsieur, mon père nous a souvent parlé de vous....

DORFEUIL.

Je suis chargé par un débiteur du comte de Montre- de vous remettre une somme considérable, que son éloignement subit l'avait empêché de recouvrer.... Ce portefeuille contient cent mille écus en billets au porteur.

CÉCILE.

Cent mille écus!

MAD. GIRARD.

Et moi qui le prenais pour un créancier!... S'ils res- semblaient tous à celui-là, il faudrait se faire débiteur.

CÉCILE.

Je ne puis revenir de ma surprise... Comment se fait-il que mon père ne m'ait jamais parlé d'une somme aussi considérable! Réduit à la plus affreuse indigence, sur une terre étrangère, prêt à fermer les yeux pour jamais, en laissant sa femme et sa fille sans aucune ressource, il ne lui est point échappé un seul mot qui pût nous faire soupçonner cette créance... Quel est donc le nom de l'homme généreux?....

DORFEUIL.

Je dois le taire. Honteux du retard qu'il a apporté à s'acquitter, il désire rester inconnu.

CÉCILE.

Mais je ne puis rien accepter sans savoir...

MAD. GIRARD.

Et qu'importe son nom?... Il devait, il paye, vous rendez... Chacun a fait son devoir.

DORFEUIL.

Cette bonne femme a raison.

MAD. GIRARD.

Je ne me sens pas d'aise... Permettez donc, ma chère demoiselle (*Prenant le portefeuille et l'ouvrant*). C'est bien cela... dix billets de banque de mille francs chacun et une traite à vue sur un des premiers banquiers de Paris, pour le reste de la somme.... C'est de l'or en barre.

CÉCILE.

AIR : *Vaudeville du Château perdu.*

Mais, est-ce à moi qu'appartiennent ces sommes ?

Nul titre, hélas! ne l'établit ici.

Les débiteurs, dans le siècle où nous sommes,

N'ont pas coutume enfin d'agir ainsi.

MAD. GIRARD.

Non, car j'en sais qui vous voyant r'paraître,

De votr'malheur cherchant à profiter,

Mettraient autant d' soins à vous méconnaître

Qu'monsieur en met à venir s'acquitter.

Du reste, cela fait l'éloge de la délicatesse de son client.

DORFEUIL, *après s'être levé.*

Officier public, je déclare sur mon honneur, que la somme contenue dans ce portefeuille, appartient légitimement à la fille du comte de Montréville! Cette assurance vous suffit-elle ?

MADAME GIRARD.

Certainement; et quand un homme du caractère de monsieur affirme sur son honneur... Pour moi je n'avais pas besoin de cela pour être convaincue.

DORFEUIL, *à Cécile.*

Mademoiselle voudra bien me donner un reçu.

MADAME GIRARD.

C'est bien le moins... Allons, ma chère enfant.

CÉCILE.

Quelle étonnante aventure! (*Elle écrit.*)

MADAME GIRARD, *prenant le reçu que Cécile vient d'écrire et le remettant à Dorfeuil.*

Voilà, monsieur, ce que vous demandez.

DORFEUIL.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Je me retire, et ma tâche est remplie;

Entre vos mains j'ai remis cet argent.

MAD. GIRARD, *bas à Cécile.*

Que sa manière est aimable et polie!

CÉCILE, *à part.*

Serait-ce un songe? Ah! c'est bien surprenant!

Haut.)

Adieu, monsieur.

MAD. GIRARD.

Est-ce ainsi que l'on quitte

L'homme chargé d' remplir un tel devoir?

Aux gens qui font de pareilles visites

Il faut toujours, mamzell', dire au revoir.

(*Dorfeuil sort.*)

SCÈNE III.

MADAME GIRARD, CÉCILE.

MADAME GIRARD, *regardant Dorfeuil sortir.*

Quelle figure d'honnête homme! quand il est entré, voilà l'effet qu'il a produit sur moi.

CÉCILE.

Sais-je bien éveillée!

MADAME GIRARD.

Oui, Dieu merci... Trois cent mille francs!...

CÉCILE.

Rendre sans titre une fortune semblable!

MADAME GIRARD.

Sans doute le trait est beau, mon enfant; mais nous avons à présent à nous occuper de choses bien plus essentielles; quand on a 300,000 francs on ne peut décemment rester dans un galetas semblable... Une méchante mansarde!...

CÉCILE, *souriant.*

Où nous nous trouvions bien encore ce matin.

MADAME GIRARD.

C'est que nous n'étions pas difficiles: car je défie qu'il y ait au monde un logement plus maussade...

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

On y grimpe par une échelle :
 C'est un travail en vérité.
 En hiver toujours on y gèle,
 Toujours on y grille en été. (*bis*).
 L papier en est vieux comme Hérode ;
 Partout le vent souffle....

CÉCILE.

Et pourtant

Tu vas afficher à l'instant...

MAD. GIRARD.

Appartement frais et commode.

Oui, mamzell', j'vais mettre à l'instant

Appartement frais et commode.

Cela se fait toujours ainsi, et je descends donner les ordres au portier... Trois cent mille francs!... C'est sûr, j'en perdrai la tête!... Ah! mamzelle Leblanc, vous pouvez chercher une autre ouvrière... La fille du comte de Montreville n'est pas faite... Trois cent mille francs!... Nous allons chercher quelque beau premier à la Chaussée d'Antin... Trois cent mille francs! Cette chère enfant!... Et ce brave monsieur... Jeldrèpère!... Figure d'honnête homme!
 (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

CÉCILE, seule.

Le mystère dont s'enveloppe ce débiteur, est bien surprenant... Comment supposer que mon père ait oublié... Cependant quel motif de me faire accepter... et puis ce notaire est un homme incapable de tromper... Il vient de m'assurer que cette somme m'appartient bien légitimement... Je dois le croire... Je vais donc pouvoir reconnaître les soins de cette bonne madame Girard... Ah! si du moins, ma mère... Mais, hélas!

AIR de M. Hus Desforgés.

J'ai perdu ma meilleure amie,
 Le soutien de mes jeunes ans.
 Ah! de ta céleste patrie,
 Vois mes regrets et mes tourmens!
 Souvent tu m'apparais en songe;
 Mais quand le jour vient détruire l'erreur,
 Pour me consoler du mensonge,
 Je te retrouve encore dans mon cœur.

Mais j'entends la voix de madame Girard... Elle ne remonte pas seule, retirons-nous.

(Elle entre dans sa chambre.)

SCÈNE V.

MADAME GIRARD, SOLANGE, VICTOR.

SOLANGE.

Ah ça ! il est de toute nécessité que nous soyons arrivés : on ne peut plus aller plus haut.

MADAME GIRARD.

Mais, monsieur, c'est tout au plus un petit sixième.

VICTOR.

Oui, au-dessus de l'entresol.

SOLANGE.

Il me semble que vous ne faisiez que poser l'écriveau, au moment où nous sommes passés.

MADAME GIRARD.

Ah ! mon Dieu, oui, monsieur ; un instant plutôt vous manquiez une belle occasion : car, comme vous pouvez le voir, cet appartement convient parfaitement à deux garçons, qui ont...

VICTOR.

De bonnes jambes.

MADAME GIRARD.

Des armoires partout ! Ah ! c'est d'une commodité ; mais ce n'est rien encore, il faut voir la seconde pièce.. un diamant, un véritable amour ; vous ne vous faites pas d'idée, une grande croisée donnant sur une cour d'une très-belle dimension, six pieds carrés ! Il est vrai que la fenêtre a bien un léger inconvénient, mais quel est le logement qui n'en a pas ?

SOLANGE.

C'est juste ; et quel est cet inconvénient ?

MADAME GIRARD.

Monsieur, c'est qu'on ne peut ouvrir cette fenêtre à cause du magasin à fourrage qui est au-dessus, et d'un tuyau du poêle de voisin qui est au-dessous.

SOLANGE.

A part le magasin à fourrage, et le tuyau de poêle, il paraît que c'est un séjour enchanté! Mais vous me donnez envie de faire connaissance avec cette seconde pièce.

MADAME GIRARD.

Permettez; mais il faut d'abord que je sache d'abord si mademoiselle...

SOLANGE, *vivement*.

Ah! il y a une demoiselle! (*Se reprenant.*) Vous sentez qu'on ne peut retenir un appartement sans connaître.

MADAME GIRARD.

Rien de plus juste... je reviens dans l'instant. (*Après avoir regardé dans la chambre; à part.*) Je puis les laisser seuls sans crainte. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

SOLANGE, VICTOR.

SOLANGE, à Victor qui l'examine.

Eh! bien, qu'est-ce que tu as donc à me regarder si attentivement?

VICTOR.

Je veux vous retenir, monsieur.

SOLANGE.

Comment!

VICTOR.

Pour savoir si je retrouverai quelqu'un qui vous ressemble... Avoir un visage si gai quand on a plus rien.

SOLANGE.

C'est peut-être à cause de cela; après tout, nous serons très-bien ici, un peu haut, à la vérité, mais quelle vue!

VICTOR.

Je crois bien! nous dominons le Panthéon et les Invalides.

SOLANGE.

Mon pauvre Victor, tu as voulu lier ton sort au mien; je n'oublierai point un semblable dévouement.

VICTOR.

Comment pourrai-je jamais reconnaître les bontés, que

vous avez eues pour moi ; ah ! qui aurait pu penser que monsieur de Solange...

SOLANGE.

Redeviendrait ce qu'il était jadis... le pauvre André ! hier, j'étais encore au haut de la roue de fortune, aujourd'hui, je me trouve en bas, comme tant d'autres. Que veux-tu, mon cher Victor ? On ne peut pas toujours rester dans la même position ; ça deviendrait fatigant.

Acte de la Pénélope de la Cité.

J'étais né sans rien,
 Quand le hasard et la fortune,
 D'un immense bien
 Me firent hériter... Eh bien,
 Si je n'ai plus rien,
 Aucun souci ne m'importune ;
 Je me trouve ainsi
 Juste au point d'où je suis parti.
 Contre tous les maux
 Le sort me garde une barrière ;
 Grâce à mes pinceaux,
 A mon courage, à mes travaux,
 Par quelques tableaux
 Je puis illustrer ma carrière,
 Et, fils des beaux-arts,
 Sur moi fixer tous les regards.
 A moi, quel bonheur !
 L'avenir s'offre plein de charmes,
 Car si le malheur
 N'a pas du riche ému le cœur,
 J'ai l'espoir flatteur
 De n'avoir pas causé de larmes ;
 J'en ai séché ; mais
 Je n'en ai fait couler jamais.
 Pauvre jusqu'ici,
 Ne pourrais-je avoir fait un songe.
 Me croire enrichi ?
 L'indigent peut rêver ceci.
 Par malheur pour lui,
 Le réveil détruit ce mensonge ;
 Eh bien, j'ai rêvé,
 Mon cher, ce qui m'est arrivé.
 J'étais né sans rien,
 Quand le hasard et la fortune,
 D'un immense bien
 Me firent hériter. Eh bien,
 Si je n'ai plus rien,
 Aucun souci ne m'importune ;
 Je me trouve ainsi
 Juste au point d'où je suis parti.

VICTOR.

Donner tout ce qu'on possède à la veille d'épouser une femme charmante, douée de toutes les qualités; la peule des veuves! millionnaire, enfin. Oh! je suis sûr que madame d'Hérigny!

SOLANGE.

Victor, oublies-tu que je t'ai défendu de prononcer jamais ce nom-là devant moi? il m'enlèverait tout mon courage; aide-moi plutôt à chasser de ma mémoire que je l'ai connue, que je l'ai aimée, et que j'allais.. quand l'honneur... Et pouvais-je en effet jouir paisiblement d'une fortune que je devais tout entière aux bontés de l'oncle de Cécile, quand je savais sa nièce dans le malheur... Cécile obligée de travailler... ah! cette idée... (*Gâtement.*) Et puis, vois-tu, la fortune est femme, elle ne pouvait déceimment pas rester chez un garçon.

VICTOR.

Encore si vous aviez suivi mes conseils, ceux des gens raisonnables; si vous aviez su faire quelques économies.

SOLANGE.

Amasser... ça donne trop de mal. Mais j'entends du bruit; c'est sans doute la demoiselle dont nous parlait la vieille... Parbleu? je suis curieux de connaître... Ciel! que vois-je!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MADAME GIRARD, CÉCILE.

SOLANGE, regardant.

AIR de Michel et Christine.

C'est Cécile!

CÉCILE.

Ah! grands Dieux!

C'est Solange:

Rencontre étrange!

SOLANGE.

Quoi! Cécile en ces lieux:

A peine puis-je en croire mes yeux!

Après une aussi longue absence....

Ah! quel doux moment pour mon cœur.

CÉCILE.

Vous me croyiez dans l'opulence,
 J'étais, hélas ! dans le malheur :
 Mais aujourd'hui j'ai vu fuir la misère,
 Je ne puis plus accuser le destin ;
 Et pour que rien ne me manquât, enfin
 Il m'a fait retrouver un frère.

Pour Cécile, ah ! grands Dieux !
 Voir Solange

Me semble étrange.

Quoi ! Solange en ces lieux !
 A peine puis-je en croire mes yeux !

SOLANGE.

C'est Cécile !... ah ! grands Dieux !
 Pour Solange

Rencontre étrange.

Quoi ! Cécile en ces lieux !
 A peine puis-je en croire mes yeux.

MAD. GIRARD ET VICTOR.

Chez Cécile, ah ! grands Dieux !
 Voir Solange

Paraît étrange.

Quittons vite ces lieux ;
 Laissons-les, laissons-les tous les deux.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

SOLANGE, CÉCILE.

CÉCILE.

C'est bien André que je revois ?

SOLANGE.

Ma chère Cécile ! (*A part.*) Parbleu ! il est assez singulier que je sois venu louer précisément...

CÉCILE, *avec joie.*

Mon frère ! l'ami de mon enfance !

SOLANGE.

Vous en ces lieux ! vous, dans ce misérable logement !

CÉCILE.

Hélas ! André, depuis notre séparation... j'ai éprouvé bien des malheurs. Je suis à présent seule au monde.

SOLANGE.

Vous ne songiez donc pas à moi ; vous ne pensiez pas à me faire savoir votre triste situation...

CÉCILE.

Toutes nos démarches ont été vaines. Il nous a été impossible d'obtenir aucun renseignement sur vous.

SOLANGE, *avec joie.*

Quoi ! Cécile ! vous aviez voulu en effet...

CÉCILE.

Me rapprocher de vous, André, vous faire connaître les malheurs qui m'accablaient... bien persuadée que votre cœur...

SOLANGE.

Vous secourir ! Non, je me trompe ; vous rendre votre fortune était mon devoir.

CÉCILE.

Je ne l'aurais pas acceptée... Mais aujourd'hui le hasard le plus grand, le plus inespéré... Jugez de ma surprise... Ce matin même, j'ai reçu la visite de l'ancien notaire de mon père ; il m'a remis ce portefeuille contenant cent mille écus.

SOLANGE.

C'est sans doute une somme dont le comte de Montreville avait jadis aidé un de ses amis dans le besoin.

CÉCILE.

Il n'a jamais voulu me nommer celui qui me l'envoyait. Pourquoi ne pas se faire connaître ?

SOLANGE.

Respectons son désir... Il n'a fait que son devoir ; et peut-être cette dette eût-elle dû être acquittée plutôt.

CÉCILE.

Mais, dites-moi, mon ami, comment il se fait que je vous trouve ici ?

SOLANGE, *à part.*

Elle n'en finira pas, avec ses questions !

CÉCILE.

Ce n'est pas pour vous que vous comptiez louer cette pauvre mansarde ?

SOLANGE.

Non, sans doute. (*A part.*) Il faudra chercher ailleurs. (*Haut.*) C'est pour un de mes amis, un jeune peintre qui commence.

AIR Vaudeville de la Somnambule.

Je ne crois pas qu'à Paris il existe
 Un logement qui lui convienne mieux.
 Etre placé si haut pour un artiste ,
 Est, selon moi , des plus avantageux..
 Car... , s'il lui vient de la voûte céleste
 Quelqu'inspiration... soudain...
 Il est bien sûr , sans qu'on le lui conteste ,
 De la tenir de la première main.

CÉCILE.

Le croiriez-vous , mon ami... j'ai craint un instant que
 votre fortune... Ah ! s'il en était ainsi , c'est alors que j'au-
 rais béni celle que l'on me rend aujourd'hui , puisque j'au-
 rais pu la partager avec vous.

SOLANGE.

Chère Cécile !..

CÉCILE.

Je n'ai plus d'autre ami que vous sur la terre... Quand
 je pense au temps où nous ne nous quittions pas... nous
 étions bien jeunes alors. Vous souvient-il , mon cher André ,
 de nos longues promenades dans la terre de Montreville ,
 des inquiétudes de ma bonne mère , quand nous revenions
 plus tard que de coutume ?..

SOLANGE.

Comme le Mentor... c'était moi qui étais le plus grondé.
 Je me rappelle toujours ces heureux instans avec un nou-
 veau plaisir.

CÉCILE.

Et moi , donc !

AIR : *Et vogue la nacelle* , (de Marie).

Je vois encor le chêne
 Sous lequel nous dansions ,
 La limpide fontaine
 Où nous nous reposions.
 Je redis la romance
 Qu'autrefois tu chantais , (bis.)
 Les souvenirs d'enfance
 Ne s'effacent jamais.

2^e couplet.

CÉCILE.

Je t'appelais mon frère.

SOLANGE.

Je te nommais ma sœur.

CÉCILE.

Aucune peine amère

N'affligeait notre cœur.

SOLANGE.

Avec quelle innocence
Souvent je t'embrassais. (*bis.*)

ENSEMBLE.

Les souvenirs d'enfance
Ne s'effacent jamais.

(*Solange embrasse Cécile ; au même moment, la porte du fond s'ouvre, et Amélie paraît, suivie d'un domestique en livrée.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, AMÉLIE, UN DOMESTIQUE.

AMÉLIE.

A merveille, mademoiselle!

SOLANGE.

Que vois-je?

CÉCILE.

Madame d'Hérigny chez moi!

AMÉLIE, à part.

Les soupçons de mon père n'étaient donc que trop fondés! (*Haut, à Cécile.*) Vous ne vous attendiez pas en cet instant à une semblable visite, mademoiselle; et, j'en suis sûr, monsieur y était aussi peu préparé que vous. (*Au domestique.*) Rejoignez la voiture; je ne serai pas longtemps à vous aller retrouver. (*Il sort.*)

SOLANGE, à part.

Comment se fait-il!..

CÉCILE.

Fuis-je savoir, madame, quel est l'heureux hasard qui me procure l'honneur...

AMÉLIE.

Je pensais que vous l'aviez déjà deviné... Il n'importe, je vais vous l'expliquer... Des questions faites hier sur vous, mademoiselle, par monsieur... l'événement arrivé le soir, les explications données par mademoiselle Leblanc, les témoignages flatteurs qu'elle avait rendus de vous, l'assertion que vous habitez ici, sous la garde d'une femme respectable, tout me portait à croire que je pouvais venir vous trouver, afin d'obtenir quelques renseignements sur un

homme peut être encore digne de mon estime. (*A part.*) Ou plutôt je voulais juger ma rivale. (*Haut.*) Mais je ne m'attendais pas à le rencontrer ici... Toute conversation est désormais inutile, elle ne m'apprendrait rien que je ne sache déjà.

SOLANGE.

Que voulez-vous dire ?

AMÉLIE.

Osez-vous bien m'interroger ?.. Cette femme ne vous accuse-t-elle pas assez ?

CÉCILE.

Ah ! madame !..

SOLANGE.

Amélie !..

AMÉLIE.

Cette conquête était digne de vous.

SOLANGE.

Quelle erreur est la vôtre !

AMÉLIE.

Une ouvrière !

CÉCILE.

AIR : *Le choix que fait tout le village.*

Tout, en ces lieux, annonce l'indigence,
 Et vous m'accablez sans pitié.
 Je pourrais repousser l'offense,
 Mais j'ai déjà tout oublié.
 Riche du jour, en qui le pauvre espère,
 Par tes mépris, pourquoi donc l'insulter ?
 Si tu ne viens adoucir sa misère,
 L'honneur te dit qu'il faut la respecter.

AMÉLIE.

Est-ce une leçon que mademoiselle m'adresse ?.. (*A Solange, avec ironie.*) Je vous fais mon compliment... elle est charmante !.. Je ne suis plus étonnée, maintenant, d'avoir été sacrifiée... je ne pouvais soutenir la comparaison.

SOLANGE.

Amélie ! si vous saviez... que Cécile..

CÉCILE, *surprise.*

Sacrifiée !

AMÉLIE.

Voudriez-vous me faire supposer que monsieur vous ait laissé ignorer les liens qui devaient l'unir à ma famille?..

CÉCILE.

Quoi! madame, votre prétendu...

AMÉLIE.

Etait monsieur... Il vous a sans doute fait connaître qu'hier, au moment de signer le contrat, il a, dans une lettre, remise à mon père par M. Dorfeuïl, son notaire, retiré sa parole, en prétextant une ruine soudaine.

CÉCILE, *troublée.*

Ciel!.. je devine tout... M. Dorfeuïl... le notaire... une ruine soudaine... André...

SOLANGE, *vivement.*

Non, Cécile!.. vous vous abusez... Ce n'est rien, rien de ce que vous croyez.

AMÉLIE.

AIR d'Aristippe.

C'est vraiment montrer trop d'audace ;
 Vous ignoriez qu'il voulut m'épouser :
 Peut-être alors, vous m'eussiez fait la grâce,
 Madame, de le refuser...

SOLANGE.

Quel froid mépris!..

CÉCILE.

(Montrant le portefeuille.)

Ah! je puis l'excuser.

Il vient de vous; quel touchant artifice.

Quoi! vous perdiez madame sans regret.

Ah! mon ami, ce nouveau sacrifice!

Double encor le prix de ce bienfait.

AMÉLIE.

Que dit-elle?

SOLANGE.

Non, ma chère Cécile!.. je vous le répète... votre cœur vous abuse... je vous proteste... *(Se retournant.)* Ciel!.. M. de Senneville.

AMÉLIE.

Mon père!

SCÈNE X.

LES MÊMES, M. DE SENNEVILLE, ensuite DORFEUIL.

DE SENNEVILLE.

Que vois-je ? Solange en ces lieux !

CÉCILE, *vivement*.

Ah ! monsieur, permettez - moi de prendre sa défense !

DE SENNEVILLE.

Vous ! mademoiselle !

CÉCILE.

Vous l'accusez ; et il est plus digne que jamais de votre estime et de votre amitié.

DE SENNEVILLE.

De mon amitié !... après sa coupable conduite envers une famille qui l'avait accueilli comme un fils !

CÉCILE.

M. de Solange a eu le plus grand des torts envers vous, monsieur... il a manqué de franchise...

DE SENNEVILLE.

De franchise !..

CÉCILE.

Oui, monsieur, vous voyez en moi celle pour qui M. de Solange s'est dépouillé de ses biens, à qui il a en secret envoyé le produit... et qui le rend avec plus de plaisir qu'elle ne l'a reçu.

SOLANGE, *vivement*.

Je ne reprendrai jamais...

DE SENNEVILLE.

Mais, qui êtes-vous donc, mademoiselle ?

CÉCILE.

La fille du comte de Montreville.

DE SENNEVILLE.

La nièce du bienfaiteur de Solange !..

Chœur des Deux Cousins.

M. DE SENNEVILLE.

Quoi ! voilà le mystère
 Qu'il n'osait découvrir
 Je sens à ma colère
 Succéder le plaisir.

CÉCILE.

Oui, voilà le mystère
 Qu'il n'osait découvrir.
 Vous ne pouvez, j'espère,
 A présent le haïr

ENSEMBLE.

SOLANGE.

Oui, voilà le mystère
 Que je n'osais trahir.
 Puisse votre colère
 Contre moi s'affaiblir !

AMÉLIE.

Quoi ! voilà le mystère
 Qu'il n'osait découvrir !
 Vous ne pouvez, mon père,
 A présent le haïr.

DE SENNEVILLE.

Quoi ! c'est pour vous restituer l'héritage de votre oncle, qu'il s'est ruiné volontairement ?.. Ah ! mon ami... je vous rends mon estime, ma fille, et je double la dot. (*Dorfeuil paraît dans le fond.*) Quant à vous, mademoiselle, vous garderez votre fortune... Je me charge de dédommager Solange. Trop heureux de connaître encore à ce prix la noblesse de son caractère... Mais, par qui vous a-t-il fait remettre...

DORFEUIL, s'avancant.

Par moi, et voilà la quittance; elle est en bonne forme.

M. DE SENNEVILLE.

Ah ! monsieur le discret...

DORFEUIL.

Mon ami, les notaires sont comme les médecins, ils doivent savoir garder un secret.

M. DE SENNEVILLE

Solange, je suis fier d'avoir un gendre tel que vous.

SOLANGE.

Monsieur de Senneville, je n'ai fait que mon devoir.

(*Prenant la main d'Amélie.*) Et j'en suis bien récompensé.

AMÉLIE, à Cécile.

Daiguez-vous, mademoiselle, me pardonner....

CÉCILE, l'interrompant.

Ne parlons que de notre amitié.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MADAME GIRARD, *se débattant avec Victor.*

MADAME GIRARD.

Mais laissez-moi donc ; je vous dis que je veux parler et que je parlerai. (*A Cécile.*) Ah ! ma chère demoiselle, apprenez... Dieu de Dieu ! le beau trait !

CÉCILE, *souriant.*

Je sais tout, ma bonne.

MADAME GIRARD, à Victor.

Voyez-vous, monsieur, c'est pourtant votre faute ; si vous ne m'aviez pas retenue... mais c'est égal, je vais tout conter à la bonne du premier. C'est une femme de ma trempe, dans dix minutes ; tout le quartier le saura. Le brave jeune homme ! le beau trait... (*A Cécile.*) Quand partons-nous ?

M. DE SENNEVILLE.

À l'instant même ! (*A Cécile.*) Mademoiselle, je vous prie d'accepter chez moi l'appartement que ma fille y laisse vacant : vous n'avez plus de père, je vous en servirai.

MADAME GIRARD, *a part.*

Voilà un trait qui pourrait bien me faire revenir sur le compte des banquiers.

VICTOR.

Eh ! bien, monsieur, nous ne restons pas au faubourg Saint-Jacques ?

SOLANGE.

Non, mon cher Victor, nous retournons à la Chaussée-d'Antin.

VICTOR.

Ça vaut mieux.

DORFEUIL, *a M. de Senneville.*

Mon ami, je vous félicite d'avoir un tel gendre. Les hommes comme lui sont rares aujourd'hui.

VAUDEVILLE FINAL.

AIR : *Vaudeville de Julien.*

DORFEUIL.

La vertu n'est qu'un vain appât,
Elle ne conduit plus les hommes.
L'amour, lui-même, à l'intérêt,
Cède, dans le siècle où nous sommes.
Quand d'une femme on veut.. traiter,
D'abord, on s'occupe d'apprendre
A quel taux la dot doit monter,
Et si ce taux peut s'accepter,
L'amour, alors, daigne se rendre.

VICTOR.

Je me tais quand on parle haut,
Filer doux est ma politique ;
Je ne suis pas brave, il s'en faut,
Aussi, j'ai l'humeur pacifique.
Un sot, hier, vint m'insulter ;
Ma frayeur ne peut se comprendre,
Il m'proposa de m'souffleter.
Qu'il est pénible d'accepter
Quand on sent qu'on ne peut pas rendre.

MADAME GIRARD.

Je devins veuve, par bonheur,
Car j'avais l'enfer en ménage ;
Mon deuil finit... un amateur
Vint me parler de mariage.
Ah ! si la loi, j'puis l'attester,
Permettait à la femm' de prendre
Un mari qu'ell' pourrait quitter,
J'étais capable d'accepter...
Le lendemain, quitte à le rendre.

SOLANGE.

On croit que pour un usurier
L'intérêt de quinze est honnête.
Fierville se fait mieux payer,
A soixante pour cent il prête ;
Encore a-t-il spin d'ajouter
Que l'intérêt qu'il daigne prendre,
A quatre-vingt pourrait monter,
Mais qu'il rougirait d'accepter,
Et qu'un juif seul pourrait s'y rendre.

AMÉLIE.

Nous aimons à faire la loi,
 Faut-il, messieurs, qu'on s'en étonne,
 Mais ce désir-là n'est, je croi,
 Étranger au cœur de personne.
 Le code a beau nous maltraiter,
 Ce pouvoir qu'on ne doit pas prendre,
 Un mari, pour mieux nous flatter,
 Peut nous prier de l'accepter;
 Dès-lors on ne peut pas le rendre.

CÉCILE, *au public.*

Avec indulgence et bonté
 Accueillez cette œuvre légère ;
 Car l'auteur nous l'a raconté,
 Elle fut faite pour vous plaire.
 Souv. nt vous l'avez bien traité ;
 Ah ! continuez à l'entendre,
 Sur cet ouvrage il a compté :
 Que par vous il soit accepté,
 C'est un grand service à lui rendre.

FIN.